

Du béton en mouvement

Éric Vawga

Du béton en mouvement

Interdit aux moins de trente ans

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

2009 Théâtre aux Éditions Artistfolio

– Homo Deus Deus Suivi de Dictamocratie

Avant-propos

Du béton en mouvement. Là où la vie grouille, où les rêves s'allument puis s'étiolent, là où le réel se développe dans le fantasmagorique, là où la matière désire à la fois contraindre et enrichir. Le décor devient alors une prothèse cérébrale et affective.

Fictions qui sembleraient parfois fleureter avec la science-fiction, voici une série de nouvelles qui viennent se construire dans la marge, dans un mélange d'intimité qui glisse vers le surréalisme.

Le tueur au covid

Ma mère. Ça fait quelques années qu'elle fait le yoyo, nous laissant naviguer entre peur, soulagement, puis oubli. Comme si dans un espoir chimérique, elle allait redevenir comme avant.

L'espoir. C'est notre drogue, c'est à ça que nous fonctionnons mon père et moi, mais elle aussi. L'espoir qui, somme toute, s'instille comme une forme de déni. Les choses ne seront jamais comme avant.

Mais là, c'est différent. La tumeur étoilée qui feintait l'assoupissement s'est remise à la dévorer de l'intérieur. Cette fois, elle ne se contente plus de la grignoter. Elle progresse au contraire à grands coups de dents, par grandes bouchées avides et gourmandes.

Depuis peu, les médecins ont fini par l'avouer, les traitements ne serviraient qu'à précipiter l'inéluctable. Désormais, le remède s'amuse à être pire que le mal. À l'intérieur, c'est foutu. Tout est détraqué, hors de contrôle.

C'est incurable. Ça l'a toujours été, mais, à nouveau, l'espoir. Ça fait des ravages l'espoir. Ça vous fait retomber en enfance, ça vous fait croire aux miracles sans réveiller les monstres tapis sous votre lit.

Ce n'est pas seulement qu'elle me le dit, ou plutôt qu'elle m'implore ; c'est dans ses yeux. C'est dur à expliquer, intraduisible. Il ne s'agit pas de l'un ou de l'autre, de la peur de mourir ou du besoin de mourir. Ce n'est pas un conflit. Ce n'est d'ailleurs pas non plus l'un et l'autre. C'est autre chose.

L'indignité de la maladie, la solitude de la déchéance, la honte de la décrépitude organique. Les fluides, les gaz qui s'échappent par tous les orifices, par tous les pores de la peau en salves inattendues

et incontrôlées, s'amusant à empuantir l'atmosphère d'un parfum de charogne en décomposition qui vous transforme en cadavre conscient. La foi a depuis longtemps déserté. Même l'amour n'y a plus sa place. C'est ça que je lisais à présent dans ses yeux.

Au cœur de ce visage déchiré par la souffrance était né un regard dont j'ignorais l'existence ; un regard quantique de nature inhumaine. C'est insupportable.

Mais ce n'est pas d'elle qu'il est question ici. Enfin, si, mais pas seulement. Mettons que les faits contés dans ces quelques feuilles découlent d'une dynamique construite sur quarante ans de vie commune.

Comme vous l'avez compris, elle allait partir. De quelle manière ? Salement. Quand ? impossible à dire avec exactitude. Elle a toujours fait preuve de férocité devant l'adversité.

Mais lui ? Lui, mon père. Qu'allait-il devenir ? Qu'allait devenir toute cette vulnérabilité incapable de s'occuper d'elle-même enfouie sous des tonnes d'égoïsme ? Qu'allait-il devenir seul ?

Dans un premier élan dénué de réflexion, vous êtes tentés de répondre qu'il restera moi, leur fils unique. Mais moi, je mène ma vie aussi. J'évolue dans un même temps au sein d'une réalité parallèle. Je bénéficie d'une femme, de deux enfants et j'habite à plus de cinq – cent kilomètres. Et puis, si je parle de tonnes d'égoïsme, ce n'est pas pour rien.

La question demeurait donc entière. Qu'allait-il devenir une fois seul ? Passer de vivre chez ses parents à vivre avec son épouse, n'est pas le meilleur moyen pour un homme d'apprendre à construire sa solitude.

Je ne parle pas de la gestion de la vie quotidienne. Ou alors, un peu. Mais, pour se préparer à bouffer, existent toujours les dégueulasseries culinaires du sous vide et du surgelé made in grande surface. Deux boutons à tourner en suivant scrupuleusement les consignes au dos du carton et hop, la magie du micro-ondes opère.

Certes, on obtient du trop chaud qui flirte avec le brûlé sur les bords de la barquette pour voisiner avec le tout juste décongelé au

cœur du pavé industriel constitué en proportion inégal d'eau, d'aliments retransformés et de conservateurs.

Mais qu'importe, ventre triste n'a pas de goût. Surtout lorsque celui-ci s'est habitué à ce régime depuis l'essor des produits précuisinés, y trouvant une satisfaction gustative que, ni arguments, ni découverte de possibles autres ne sauraient longtemps entamer.

Les traiteurs onéreux qui vantent la fraîcheur de leurs denrées et de leurs préparations d'une qualité parfois médiocre identiques de boutique en boutique, plus esthétiques qu'authentiques, demeurent également une option. Cependant, tout dépend des bourses.

Par ailleurs, les choses se complexifient lorsque l'on est diabétique et cardiaque depuis plus de quarante ans comme, naturellement, mon père.

Gourmand même dépourvu d'appétit, assisté de tout temps jusque dans la cuisson d'un œuf dur et influencé par tous les mensonges publicitaires, je vous laisse imaginer son alimentation. L'industrie de la mayonnaise et des additifs de tous poils dispose encore de beaux jours devant elle.

Et, la nourriture de devenir le fer de lance d'un suicide lent et inconscient, ou simplement, ultime paradoxe, de donner un sens à sa vie.

Je suppose que périr d'une indigestion trois étoiles relève de quelque chose de plus classe qui facilite l'accès à un éventuel hommage national.

Suis-je cynique ? Oui, certainement. Mais comment ne le serais-je pas ? Je ne crois pas en Dieu et me montre dubitatif quant à l'éthique de l'homme du futur.

Pour le linge, le personnage en question demeure loin de s'ériger en parangon de la mode et de l'élégance. Ainsi, tout programme de l'appareil idoine entreposé au sous-sol, y compris accompagné par l'oubli d'adjonction de lessive ferait l'affaire.

Sa désaffection vestimentaire est telle que ne nombreux vêtements et sous-vêtements égarés dans le fond de l'armoire menacent de vieillir avant même d'avoir fui leur emballage plastique.

Mais, comme je le formulais tantôt, je ne souhaite pas m'appesantir sur les affres, somme toute gérables, du quotidien. Non, je parle du sens. 72 ans, pas d'amis, pas de hobby, pas de passion. Comment s'acquitter du temps ? Comment le combler sans avoir justement cette sensation de ne faire que le combler ? Pourquoi et comment vivre ?

Je passe du coq à l'âne, mais, lorsque l'on a 43 ans, qu'est-ce qu'un bon fils ? À penser à cette masse de solitude avant l'heure, je ne peux retenir mes larmes.

Allez comprendre pourquoi, j'aime mon père. Et, malheureusement pour moi, nul automatisme social susceptible de cultiver toute absence de doute ne se trouve à l'œuvre ici.

Pourtant, au risque d'en choquer certains, il n'a pas triomphé au concours du meilleur des pères. Tout a toujours tourné autour de lui. Le protéger, protéger son cœur, c'était l'unique dynamique qui alimentait notre microcosme familial. Tout s'agençait pour lui, en fonction de lui, lui donnant à la fois le pouvoir et l'illusion qu'il se devait de décider de tout. Du coup, il commandait tout.

Il décidait des programmes de télévision, des lieux de vacances, de mon prénom – validé pour contenter sa propre mère au détriment du choix acté par la mienne –, de mes coupes de cheveux, de mes études, de ce que je devais aimer ou pas, j'en passe et des meilleures.

Naturellement, je n'accédais jamais à la hauteur tant attendue. Comment aurais-je pu ? Comment devenir, tel qu'il s'évertuait à me le répéter, « meilleur que le meilleur » ? Comment s'élever au rang d'un fantasme sans substance, fruit des délires claironnés par – je suis au regret de le soupçonner dans certains moments de lucidité transcendante – un incapable notoire ?

Vraiment, ça me fait mal de penser et d'écrire ça mais, sans vouloir faire pleurer dans les chaumières, il me faut établir ma vérité. Et puis, ça ne m'empêche guère comme je l'ai déjà dit, d'être touché jusque dans la moindre de mes molécules et de l'aimer. Malheureusement, de l'aimer au détriment de moi-même.

Pour en revenir au propos central, j'aime mon père. Et, en tant que fils aimant, je décidai que le laisser seul aux prises avec le constat que, finalement, une vie est vaine, qu'aucune règle n'existe, qu'avoir été le meilleur ou le plus exécration des hommes ne changeait rien, que cela n'oblitérait en rien de voir toutes les merdes s'accumuler une à une sur vos maigres épaules, que le seul sens se révèle justement l'absence de sens, dépassait la limite du supportable. Il devait la suivre. Au pire, partir avant elle, au mieux, en même temps.

Attention, il ne s'agissait pas de commettre un quelconque acte monstrueux, mais l'amour se doit de pouvoir prendre mille et une voies. Il s'agissait, au contraire, d'éviter les souffrances à venir.

Et, je ne pouvais dire cela à personne. J'arpentai seul les contrées de l'indicible. Certains, prompts à juger sans avoir vécu, diraient même, de l'impensable.

Nous étions le 8 mai 2020 et le COVID, avec son apparition miraculeuse, était là pour m'aider. Cardiaque, diabétique et obèse, une cible de choix pour le virus, une offrande aux Dieux de la pandémie. Quelle ironie pour quelqu'un comme moi, incapable de croire au destin.

Mieux valait quelques jours à surnager dans l'impuissance à respirer correctement qui plus est, soutenu par l'ingénierie médicale, que de longues années de solitude dépourvues de sens, comblées uniquement par une décrépitude inéluctable ; voir son corps désobéir à sa volonté et tomber en morceaux avec lenteur et parcimonie, pour ainsi, mieux contempler sa propre déchéance. Le jeu, me semblait-il, en valait la chandelle.

En parfaite santé, mon amour inconditionnel qui s'étire au-delà de moi-même m'obligeait à déconsidérer les éventuelles séquelles du projet sur ma propre personne.

De ce moment, je n'eus plus qu'un seul objectif, contaminer mon père.

Juste rééquilibrage

C'est dans ces moments-là que ne peuvent s'empêcher d'émerger des considérations d'ordre philosophique, métaphysique, sur la conscience, la vie ou les plaisirs de la l'existence, deux choses fort différentes.

Il pouvait, certes, suivre à la lettre le régime draconien que les instances médicales désiraient lui imposer : plus de tabac, peu importe, il était non-fumeur, qui plus est avec des tendances asthmatiques ; plus d'alcool, il s'en fichait, sa première et dernière cuite à vingt ans conclue par des roulades dans son propre vomi l'avait vacciné à vie. En revanche, ce qui concernait l'alimentation relevait du problématique, plus de sel, plus de viande rouge, plus de plats en sauce, plus de pain. Parmi tous ces interdits, il avait quand même droit au sexe. Intéressante, mais inutile information. Son célibat prolongé de plus d'une décennie, avait anéanti toute sensualité, le transformant en une espèce d'être asexué. Les prostituées ? Ça ne correspondait en rien à son schéma libidinal. Il avait besoin de se sentir désiré, aimé, afin de lui aussi aimer et désirer. Une relation vénale n'aurait fait que diminuer d'autant l'estime déjà plus que médiocre qu'il avait de lui.

Il avait reçu le lien par internet. Dans un premier temps, méfiant, dubitatif, l'information noyée dans une multitude de spams, il n'avait pas pris la peine de cliquer. Pour autant, il n'avait pas supprimé le parasite message. Puis, la rumeur concernant la véracité et la maîtrise du procédé ne cessa d'enfler, jusqu'à apparaître sur des sites médicaux certes décriés, mais plus officiels.

Ce qui l'avait décidé à agir, c'était cette visite imposée par son généraliste chez un cardiologue. Les examens et autres palpations, ne